

Zeitschrift: Serie Ares : histoire militaire = Militärgeschichte
Herausgeber: Association suisse d'histoire et de sciences militaires
Band: 5 (2021)

Artikel: Victor Louis. : un "agent du KGB" en Suisse (1962-1989)
Autor: Emmenegger, Jean-Christophe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1043683>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Guerre froide

Jean-Christophe Emmenegger

Victor Louis. Un « agent du KGB » en Suisse (1962-1989)

Dieser Beitrag bringt die Geschichte eines einflussreichen sowjetischen Spions in Erinnerung, der die Schweiz unter anderem für Treffen mit seinen Kontakten nutzte, als touristisches Reiseziel mit seiner Familie aufsuchte sowie als Schliessfach für seine Ersparnisse brauchte. Dieser Mann hieß Vitaly Yevgenyevich Lui, bekannter war er unter dem Pseudonym Victor Louis. Er war Journalist und akkreditierter Korrespondent in Moskau für zahlreiche westliche Zeitschriften und Zeitungen. In den 1960er Jahren tauchte er in der Schweiz auf und wurde sogleich von den Schweizer Nachrichtendiensten als «hoher Funktionär des KGB» betrachtet und als «Spezialist für Desinformation». Aber war das tatsächlich der Fall? Die Schweiz jedenfalls überwachte den sowjetischen Agenten während fast 25 Jahren.

La Suisse est-elle un terrain de jeu pour espions ? La question ne date pas d'hier et revient périodiquement sur le devant de la scène. Les études au sujet des activités d'espionnage en Suisse ou à partir de la Suisse se concentrent sur les deux grandes guerres⁶⁴⁵. La période qui est comprise entre la fin de la Seconde Guerre mondiale et la chute du régime soviétique, a fortiori jusqu'à présent, paraît moins systématiquement analysée par les historiens. Cela découle principalement d'une difficulté matérielle : des archives sont encore difficilement accessibles.

Précédents et actualités de l'espionnage en Suisse

De nombreux cas d'espionnage ont secoué la Confédération durant les années de Guerre froide. Citons les « affaires » Dubois – Ulrich en 1956-1957⁶⁴⁶; Alfred Frauenknecht en 1968-1969; Jean-Louis Jeanmaire en 1976 et Bachmann/Schilling en 1979. Plus récemment, l'affaire des ingénieurs Tinner en 2004⁶⁴⁷; ou le cas de Daniel M., un ex-policier zurichois cinquantenaire travaillant pour le compte du Service de renseignement de la Confédération, attrapé en Allemagne, à Francfort, fin avril 2017⁶⁴⁸. Ou encore, en 2018, la tentative de piratage du Laboratoire fédéral atomique, biologique et chimique de Spiez, à Berne, par des agents présumés du GRU⁶⁴⁹. Bref, les espions étrangers opérant sur le territoire suisse existent, et, inversement, il y a des agents du Renseignement helvétique opérant à l'étranger. Longtemps avant les révélations d'Edward Snowden sur la surveillance généralisée, la « psychose de l'espionnage » existait déjà. « L'espionnage – ou la curiosité de voir ce qui se passe chez le voisin – affecte tous les pays », pouvait-on lire dans la *Revue militaire suisse* en 1959⁶⁵⁰. Dans ce contexte, on admettait que la Suisse, « pays menacé des deux côtés », se dotât de ses propres moyens de défense et de renseignement, car « elle se retrouvait au centre du conflit, prise entre les deux blocs »⁶⁵¹, située quasi-maintenant sur la ligne de démarcation sur le continent européen, et plaque tournante favorite des rencontres internationales. Les débuts furent modestes.

En 1955, le procureur général de la Confédération René Dubois écrivait au conseiller fédéral Markus Feldmann, chef du Département fédéral de justice et police, pour l'inciter à augmenter les moyens et les effectifs de la Police fédérale (contre-espionnage) qui tournait seulement avec un commissaire principal, trois commissaires et dix-sept inspecteurs⁶⁵².

Une branche particulière des services secrets : la désinformation

Dans cet article, j'aborderai une tout autre facette du renseignement durant les années de Guerre froide. C'est l'histoire d'un agent d'influence soviétique qui utilisa la Suisse comme un lieu de rendez-vous avec ses contacts, une destination touristique avec sa famille, ou encore, comme coffre-fort pour ses économies. Cet homme s'appelait Vitali Evguenievitch Louï – identité officielle – alias Victor Louis, son nom de plume. Il était journaliste, correspondant à Moscou accrédité pour de nombreux magazines et quotidiens occidentaux. Dès son apparition en Suisse, dans les années 1960, il fut considéré par les services de renseignements helvétiques comme un « haut fonctionnaire du KGB » et un « spécialiste de la désinformation »⁶⁵³. Était-ce vraiment le cas ? Après avoir dressé une courte biographie de Victor Louis, je tenterai de répondre aux questions suivantes :

- 1) Pourquoi Victor Louis a-t-il été surveillé par les services secrets helvétiques ?
- 2) En quoi consistaient les mesures de surveillance ?
- 3) Quel fut le résultat de cette surveillance qui dura un quart de siècle.

Mon enquête historiographique emprunte à deux types de sources. J'ai commencé par analyser les sources dites fermées, c'est-à-dire celles qui étaient secrètes au moment de leur confection et pendant leur exploitation, et qui restent en partie soumises à un délai de protection⁶⁵⁴. Il s'agit, principalement, du dossier de surveillance de Victor Louis, qui fut constitué par les services du contre-espionnage – la Police fédérale ainsi que ses sous-sections cantonales – durant les années 1962 à 1989. Hormis ces archives de première main, j'ai utilisé différentes sources ouvertes : bribes de témoignages à propos de Victor Louis disséminés dans la littérature ou la presse en six langues différentes.⁶⁵⁵ Trois biographies substantielles de Victor Louis existent – toutes sont à prendre avec des pincettes. Une première biographie, partielle, puisqu'elle est parue en 1977, a été publiée par le journaliste italien Ilario Fiore⁶⁵⁶. On sait aujourd'hui que le matériel ayant servi à écrire cette biographie a été fourni par Victor Louis lui-même à Pedro Cepeda, un enfant de la guerre civile espagnole, réfugié à Moscou en 1937, qui devint son ami proche.

Pedro Cepeda a ensuite envoyé cette documentation à Ilario Fiore. Victor Louis voulait que les deux écrivent sa biographie, mais l'Italien se joua de l'Espagnol et la publia sous son seul nom...⁶⁵⁷. L'autre biographie, parue en 2010, est due au journaliste et producteur de télévision russe Anton Khrekov, et relève d'un travail d'investigation mené auprès de personnes qui avaient connu Victor Louis ; toutefois, certaines personnes ont qualifié de « mensonges » des informations contenues dans ce livre, qui les concernait et que je leur avais demandé de confirmer...⁶⁵⁸. Il en va de même avec la biographie parue sous la plume de Viatcheslav Kevorkov, prétendant avoir recueilli les mémoires de Victor Louis avec son accord ; or Kevorkov était un général du KGB en relation avec Louis, ce récit est donc à lire avec précaution⁶⁵⁹.

La documentation suisse inédite qui concerne Victor Louis permettra de rendre compte à quel point il était surveillé et de réaliser des recoupements significatifs avec ces autres sources, appartenant à des aires linguistiques et culturelles différentes. Quand c'était possible, j'ai également utilisé les dossiers d'autres personnes mises sous surveillance en Suisse parce qu'elles étaient entrées en contact avec Victor Louis dans ce pays. Leur identité ne peut pas toujours être révélée. Par exemple, j'ai contacté une personne qui avait été en relation directe avec Victor Louis en Suisse ; mais elle n'a pas souhaité s'exprimer : elle a admis que Victor Louis était un ami de son père, mais nié l'avoir connu elle-même, ce que contredisent les enquêtes policières... Enfin, j'ai pu recueillir les témoignages de trois personnes qui avaient connu Victor Louis : l'écrivain israélien David Markish, l'ingénieur russe-américain Sergueï Khrouchtchev, fils du dirigeant soviétique Nikita Khrouchtchev, et la femme de Pedro Cepeda, cité plus haut, par l'intermédiaire de sa fille. Quelques personnes n'ont pas daigné répondre à mes sollicitations (courriels demeurés sans réponse), ou les ont repoussées, comme celle avec qui j'avais rendez-vous et qui m'a lâché sans explication à la dernière minute, peut-être à cause d'une maladresse de ma part – lui ayant appris que j'avais rencontré telle autre personne –, ce qui semble l'avoir fait changer d'avis... Mais ceci est une autre histoire !

Victor Louis en bref

La biographie de l'homme qui était connu, presque célèbre, en Occident sous le pseudonyme de *Victor Louis* fleure bon la légende. Selon les données de son passeport soviétique, il était né le 5 février 1928 à Moscou, sous le nom de Vitali Evguenievitch Loui. Loui sans s. Au fil des histoires racontées sur ses origines, il était tantôt un lointain descendant de huguenots français qui avaient fui le royaume de France après la révocation de l'édit de Nantes – d'où ce nom de Louis ; tantôt le fils d'un communiste juif belge ; tantôt le descendant d'un émigrant français à la cour de Saint-Pétersbourg ;

tantôt le rejeton d'une famille odessite juive... Selon une information parvenue à la Police fédérale, Victor Louis lui-même aurait raconté que « son arrière-grand-père avait émigré de Suisse en Russie vers 1830 et qu'il se nommait Viktor-Eugen ou Michael Louis »⁶⁶⁰.

Étonnamment, c'est cette note confidentielle en Suisse qui contient le prénom probablement juste de l'arrière-grand-père, Michael, nulle part ailleurs donné, si l'on considère que le grand-père de Victor Louis était enregistré dans l'Annuaire alphabétique général des habitants de Moscou de 1901 sous le nom de Hugo Mikhaïlovitch Louï! Ce comptable habitant sa propre maison à Moscou était, selon Ilario Fiore, un émigrant français débarqué à Odessa dans la riche colonie juive du port ukrainien, après avoir participé à l'expédition de la guerre de Crimée. Il envoya son fils Ievgueni Hugovitch Louï à Moscou pour compléter ses études d'ingénieur des procédés⁶⁶¹. Ce dernier, diplômé de l'Ecole technique impériale de Moscou⁶⁶², rencontra et épousa Valentina Nikolaïevna Mokievskaïa-Zoubok (1891-1928), étudiante en musique, diplômée du Conservatoire Tchaïkovski, issue d'une famille noble, d'origine juive⁶⁶³. Le coup d'état bolchévique lui fit perdre la plupart de ses valeurs familiales. Comme elle disposait d'un diplôme de conservatoire, elle a enseigné la musique aux enfants, un métier caractéristique des Juifs sous le nouveau régime. On ne sait pas ce qu'est devenu son mari. Il aurait abandonné le foyer avant la naissance de Vitali Evguenievitch Louï (Victor Louis), le 5 février 1928. Trois mois plus tard, Valentina est morte des suites d'une intoxication sanguine. Vitali se retrouva orphelin. C'est sa grand-mère maternelle et une nounou, surnommée Babania⁶⁶⁴, qui ont pris soin de l'enfant. De sa grand-mère, le jeune Vitia de son surnom apprit les bonnes manières, les fondements de l'humanisme et la langue anglaise.

Dans les années 1930, Vitali vivait dans un petit appartement de la rue Bolchaïa Pirogovskaïa, dans le quartier de Frunze, à côté de l'école qui abritait des enfants réfugiés de la guerre civile espagnole (1936-1939). Il s'initia au castillan avec eux et il se lia d'amitié en particulier avec Pedro Cepeda, qui restera un ami proche toute sa vie. Le parcours de l'adolescent paraît moins clair, tout comme l'air du temps. En 1941, quand éclata la guerre en Union soviétique, Vitali avait treize ans : on le retrouve à Tachkent, capitale de la République socialiste et soviétique d'Ouzbékistan. L'histoire ne dit pas s'il avait été évacué avec sa grand-mère et sa nounou dans cette quatrième ville de l'URSS, comme des centaines de milliers d'autres familles et d'orphelins soviétiques fuyant l'invasion hitlérienne. On ignore ce qu'il a fait là-bas. Son ami proche, le journaliste et scénariste Victor Gorokhov (1924-2008), a dit qu'il y faisait du troc. Comme sa grand-mère était décédée en juillet 1942, on imagine qu'il a dû faire preuve de débrouillardise pour survivre.

À peine les Allemands avaient-ils été bousculés hors d'URSS, en 1944, que Vitia se trouvait déjà aux portes de l'ambassade des Etats-Unis à Moscou,

où il a commencé par effectuer de petites tâches. Ce furent les débuts de sa carrière d'arpète. L'une de ses missions fut d'acheter des billets au théâtre Bolchoï pour un conseiller de l'ambassade américaine. Vitia aurait utilisé l'argent qui lui avait été confié pour acheter deux billets à vil prix pour les Américains, et deux billets mieux placés pour les revendre à prix spéculatif. Il dut quitter l'ambassade aussi vite qu'il y était entré... Parallèlement, grâce à ses bons résultats scolaires, il put entrer facilement à l'Institut de droit et il y développa une passion pour le latin, qui ne le quitta plus durant sa vie. Il aurait suivi aussi des études de langues étrangères. Il n'eut pas le temps de les terminer⁶⁶⁵.

En 1947, il réussit à se faire engager comme aide de cuisine à l'ambassade de Grande-Bretagne et comme coursier à celle de Nouvelle-Zélande ; il aurait même été traducteur dans ces ambassades ainsi qu'à celle de Suède. Mais, ne disposant pas de l'autorisation adéquate des autorités soviétiques, qui fournissaient elles-mêmes aux légations étrangères leur propre personnel formé par la Loubianka, ses employeurs, les uns après les autres, durent se séparer de lui. Il trouva, semble-t-il, un arrangement avec le Ministère du travail, et, peut-être, déjà, avec les services secrets, car il a pu obtenir un bon emploi de secrétaire à la légation du Brésil, qui se trouvait dans le bâtiment de l'hôtel Metropol, à quelques pas du Kremlin. Là, il était chargé de ce que l'on appellera aujourd'hui la « veille médiatique » : il devait sélectionner des coupures de journaux et en préparer des résumés pour l'ambassadeur⁶⁶⁶. D'après le spécialiste du KGB John Barron, Victor Louis travaillait déjà, à ce moment-là, comme « petit indicateur de police »⁶⁶⁷. À la représentation du Brésil, il avait aussi un rôle plus officieux d'intendant responsable des approvisionnements. À 18 ans, il possédait les clés de la voiture de l'ambassadeur et ne se privait pas d'emmener ses copains et ses petites amies pour des virées sauvages en faisant crisser les pneus du bolide sur le macadam des avenues de Moscou ; il avait aussi droit au régime alimentaire spécial des diplomates étrangers et à l'accès aux produits de luxe et d'importation. Quand l'ambassadeur lui demandait d'acheter un objet d'art, il le faisait en convertissant ses devises étrangères en roubles à un taux avantageux pour lui-même, et il s'octroyait la différence. Il avait l'esprit d'entreprise et il ne comptait pas s'arrêter en si bon chemin.

Ses rêves de grandeur le projetaient dans des voyages autour du monde et une vie de sybarite. Un jour d'été 1947, il se rendit à Leningrad, en direction du port, la veille du jour où les paquebots levaient l'ancre pour voguer vers des rivages lointains. Sur le pont Anichkov, il fut rattrapé par des Guébistes qui l'entourèrent subitement⁶⁶⁸. Quel avait été le motif de son arrestation ? Alexandre Soljenitsyne rapporte qu'il aurait été « coffré pour une affaire avec des touristes étrangers »⁶⁶⁹. Pour Arkadi Belinkov, qui avait connu Victor Louis dans le camp-Goulag de Karaganda, « son arrestation tenait au fait qu'il avait fait du commerce de devises dans un cercle

de Latino-Américains»⁶⁷⁰. Dans sa biographie, Anton Khrekov affirme que Victor Louis fut accusé d'«espionnage en faveur d'un État étranger» selon le Code pénal soviétique (art. 58-6), assorti d'autres accusations comme «tentative de fuite à l'étranger» (58-1a), «propagande antisoviétique» (58-10) et «spéculation» (59-8).

Après son arrestation, Victor Louis fut transféré de prison en prison, pour interrogatoires, avant d'être condamné, quelques mois plus tard, à 35 ans de bannissement de Moscou et à 25 ans de travaux forcés⁶⁷¹. De 1948 à 1956, il passa près de neuf ans dans les camps de l'organisation du Goulag⁶⁷². D'abord, dans le Grand Nord, en République des Komis, à Inta, non loin du cercle polaire arctique, puis dans un complexe correctionnel en République soviétique du Kazakhstan, dans la région de Karaganda. C'est dans ce *Karaganda Lager*, dit *Karlag*, que Soljenitsyne purgeait aussi sa peine ; mais les deux hommes ne se rencontrèrent jamais sur place, les cantonnements étant nombreux. À partir des camps, la réputation de Victor Louis prit deux chemins. D'un côté, il y avait les prisonniers qui le soupçonnaient de travailler pour les autorités, le KGB, ou enviaient simplement sa débrouillardise et ses initiatives indépendantes ; d'un autre côté, il y avait ceux qui devinrent ses fidèles amis pour la vie.

Victor Louis a bénéficié de l'amnistie générale suivant le XX^e Congrès du Parti communiste de l'Union soviétique. Le décret de sa libération a été prononcé le 24 mars 1956, mais il n'a été libéré que le 17 août, et il ne sera réhabilité que le 9 janvier 1957 par le Collège militaire de la Cour suprême de l'URSS, qui classe l'affaire par absence de «corpus delicti». À 28 ans, survivant de neuf années passées dans les camps, il regagna Moscou avec son certificat de libération, un billet aller simple dans la capitale et 18 roubles en poche. Il changea souvent de lieu de résidence, passant d'un appartement communautaire à un autre. C'était une période de vache maigre durant laquelle il était obsédé par les moyens de gagner sa vie.

Après la phase stalinienne, le climat social s'était un peu détendu à Moscou : journaux, chaînes de télévision et stations de radio occidentales y avaient ouvert des bureaux. Victor Louis (qui s'appelait encore Vitali Louï) se mit en tête de devenir correspondant pour des journaux étrangers. Il fit ses débuts au service du réseau de radio-télévision américain CBS, comme secrétaire de Daniel Schor, qui avait ses bureaux dans le bâtiment du Metropol. Il commença fort à l'automne 1956, en donnant à son patron un tuyau faisant état de l'annulation de la venue du ballet de Hongrie à Moscou, dans le contexte de l'invasion imminente de ce pays par l'armée soviétique⁶⁷³.

C'est durant l'année 1957 que la plupart des chercheurs et témoins sont enclins à placer le début de la collaboration de Victor Louis avec les services secrets. C'était d'ailleurs l'année où il obtint le statut de correspondant inter-

national, accrédité par le Ministère des affaires étrangères de l'URSS ; l'année où sa carrière prit l'ascenseur. Pour le journaliste et essayiste Thierry Wolton, Victor Louis n'aurait coopéré avec le renseignement soviétique étroitement que depuis la fin des années 1950 : « Il a d'abord été employé par le district local du KGB à Moscou et non par la Deuxième direction principale, chargée de la surveillance et des opérations contre les étrangers résidant en URSS ». Ce KGB local considérait Louis comme un personnage important et très efficace dans ses actions contre les étrangers, un excellent agent qu'on ne cessait de pousser et qui obtenait aisément de l'avancement. Malgré cela, « beaucoup d'officiers du KGB le méprisaient à cause de la réputation de Judas qu'il s'était faite dans les camps »⁶⁷⁴.

Une rumeur veut que Victor Louis ait été formé par un patriarche du renseignement, un redoutable maître-espion et spécialiste des mesures actives⁶⁷⁵ : le colonel Ivan Ivanovitch Agayants (1911-1968). Cet intellectuel polyglotte (français, anglais, perse) d'origine arménienne, passait pour un gourou auprès des jeunes agents du renseignement. Ancien résident à Paris (1941-1943) et à Téhéran (1947-1949) sous le pseudonyme d'Avalov, il était un spécialiste des trucages de toutes natures. En 1959, il devint le chef du nouveau Département D du KGB, cette unité spécialement dédiée aux activités de « propagande noire », c'est-à-dire les opérations destinées à nuire à un pays, une entreprise ou une personnalité cible⁶⁷⁶. On a dit que Victor Louis l'avait peut-être fréquentée⁶⁷⁷.

Peu après sa libération des camps, Victor Louis rencontra aussi un général-major du KGB, Viatcheslav Kevorkov (1923-2017), qui fut son « officier traitant ». Ce dernier affirme que Victor Louis a rencontré personnellement à plusieurs reprises Iouri Andropov, président du KGB de 1967 à 1982, qui trouvait plus efficace de travailler avec des correspondants occasionnels qu'avec des agents pour certaines opérations. Mais Victor Louis n'aurait jamais reçu un seul sou du KGB pour ses missions, il n'en aurait pas eu besoin, car « c'était un excellent entrepreneur et il trouvait le moyen de gagner de l'argent par lui-même », toujours selon Kevorkov. Le vétéran du KGB Stanislas Lekarev (1935-2010) s'est montré plus précis : « Sans aucun doute, Andropov a personnellement supervisé Victor Louis à travers le général Viatcheslav Kevorkov, qui était le chef du septième département (Surveillance) de la Deuxième direction principale (Sécurité intérieure et contre-espionnage) du KGB. Et Louis appartenait à la catégorie des agents d'influence, ce qui était considéré comme stratégique »⁶⁷⁸.

Après ses débuts à CBS, Victor Louis devint l'assistant du correspondant nord-américain Edmund W. Stevens (1910-1992) qui travaillait pour le magazine *Look* et *The Sunday Times*. Il l'a aidé en traduisant pour lui des articles de journaux soviétiques. Victor Louis a été fortement impressionné par le train de vie et la personnalité d'Edmund Stevens. Ce dernier lui a-t-il ouvert des portes ? Edmund Stevens mériterait une histoire à part.

Il fut correspondant en Union soviétique de 1934 à 1992, avec de courtes pauses. À la veille de la Seconde Guerre mondiale, en 1939, il obtint l'autorisation de quitter l'URSS avec son épouse soviétique pour retourner aux États-Unis. Il revint s'installer à Moscou à l'occasion du bref dégel de Nikita Khrouchtchev. Il travailla alors pour plusieurs journaux et magazines américains et britanniques (*Time*, *Life*, *Newsday*, *The Saturday Evening Post*, *The Sunday Times*, *The Times*). Il a toujours nié, de son vivant, avoir coopéré avec les services secrets soviétiques. Ce n'est qu'après sa mort qu'apparut la preuve de son adhésion secrète au Parti communiste des États-Unis, découverte lors du déclassement en 1995 du projet Venona – le travail de cryptanalyse effectué par le Renseignement américain pour casser les codes de communications des services secrets soviétiques. Dans les années 1930, il avait été recruté comme agent par le Komintern (Organisation de l'Internationale communiste) et le NKVD l'utilisait aussi comme source.

Au demeurant, Victor Louis comprit l'essentiel : le journalisme international, sur le modèle de Stevens, lui permettrait d'échapper aux normes et aux règles soviétiques, bien plus qu'une planque au Ministère des affaires étrangères, au Commerce extérieur ou même un emploi au KGB. À la fin des années 1950, il passa à la vitesse supérieure. Il ne voulait plus s'échapper à l'Ouest, mais créer l'Occident autour de lui. Pour commencer, il se mit en quête d'une femme occidentale. Puisque la plupart des dames, dans les sphères journalistique ou diplomatique, étaient déjà mariées, Louis lorgna sur le contingent des jeunes nurses et gouvernantes célibataires qui étaient généralement bien éduquées et soigneusement sélectionnées en Occident. Et quel était l'endroit le plus propice à ce genre de rencontres ? Le théâtre. Aux représentations du Bolchoï, il y avait plus d'étrangers que de Russes, et c'est là où se distraisaient les femmes célibataires. C'est ainsi qu'il rencontra Jennifer Margaret Statham, une Anglaise de 25 ans, qui s'était rendue seule à une représentation de *Casse-Noisette*. Elle était la gouvernante de la famille d'un attaché de la Marine britannique à Moscou ; elle vivait dans leur maison située près de la rue Arbat. Issue d'une riche famille de la bourgeoisie anglaise, elle avait étudié à l'Université d'Edimbourg. Ils se marièrent peu après cette première rencontre, le 9 novembre 1958. L'espion Stanislas Lekarev ne croyait pas au mariage d'amour romantique, mais à « une opération calculée afin de lui obtenir une couverture » ; même s'il cherchait vraiment une partenaire de vie, alors cela aurait simplement « coïncidé »⁶⁷⁹. Bientôt Victor Louis emménagerait avec son épouse dans un spacieux appartement de l'avenue Lénine, en réalité deux appartements réunis dans un bâtiment réservé aux diplomates, représentants de médias et d'entreprises étrangères, alloué par l'UpDk⁶⁸⁰. Jennifer quitterait son travail pour se consacrer non seulement à l'organisation domestique du foyer, mais à des entreprises lucratives avec son mari. M. et Mme Louis formeraient un couple parfaitement fonctionnel. Ils eurent trois enfants,

Nicholas (1960, né en Angleterre), Michaël (1961, né en Angleterre) et Anthony (1968, né à Moscou).

Au printemps 1959, Victor Louis réussit son premier « coup » sur la scène internationale en déclarant son intention de présenter au public russe une adaptation de son cru d'une célèbre comédie musicale moderne, *My Fair Lady*, basée sur la pièce de Bernard Shaw, *Pygmalion*, et ce, au mépris des droits d'auteur – auxquels l'URSS n'était d'ailleurs pas soumise en n'ayant pas signé la Convention universelle sur le droit d'auteur de 1952. Cité par le *New York Times*, le *Washington Post* et de nombreux autres journaux américains et européens comme le *Spiegel*, ou *Schweizer Illustrierte Zeitung* en Suisse, Victor Louis fut décrit comme un « traducteur moscovite » engagé dans le projet « illégal et immoral » d'interpréter *My Fair Lady* en Union soviétique⁶⁸¹. Comme il s'en moquait ! Il avait reçu l'approbation « d'en haut », du Comité central, du KGB ou du Ministère de la culture, mais cela n'étonna pas encore les rédactions occidentales. Ce scandale le fit connaître et amorça le début de son commerce fongible – info contre argent. À la fin des années 1950, Victor Louis était parvenu à se faire accréditer officiellement comme correspondant moscovite du *London Evening News*, alors qu'il n'était apparemment même pas membre du Parti⁶⁸².

C'est à partir de cette époque-là qu'il se présenta aux étrangers sous le prénom de Victor et qu'il corrigea son nom de famille en translittération latine, Louis. Une idée de sa femme, paraît-il. Il devint une source d'information nécessaire pour les journalistes et les rédactions qui achetaient ses nouvelles sensationnelles en le croyant engagé dans un « vrai » journalisme parce qu'il parvenait à arracher des exclusivités dans un pays autoritaire. Il allait devenir le pigiste de *Washington Post*, *Daily Mail*, *Bild Zeitung*, *France Soir*, *Yedioth Ahronot* (Israël), de journaux australiens, japonais... Il apporta de nombreux scoops à son employeur principal, le *London Evening News* jusque dans les années 1980, avant de passer au *London Evening Standard* et de devenir correspondant pour le *Sunday Express*, appartenant au nabab de l'édition Robert Maxwell, dont il deviendra proche. Quant à sa femme, elle n'était pas en reste : étudiante à la Faculté de journalisme de l'Université d'État de Moscou, elle a été accréditée comme correspondante pour le supplément littéraire hebdomadaire du *Times*. Au fil du temps, en tant qu'animatrice et éditrice de *l'International Women's Club*, représentante commerciale de la société britannique *Planet Associates Limited* et de l'allemande *Hako-Werke*, elle a pu aider son mari à nouer des contacts occidentaux, lorsqu'il décida de devenir journaliste. Sans compter qu'elle était de nationalité britannique et possédait une résidence à Londres⁶⁸³.

Son train de vie fastueux en a étonné plus d'un. À partir des années 1960, Victor Louis vivait sur un plus grand pied que la plupart de la nomenklatura soviétique, sans devoir cacher ses richesses, qui étaient celles d'un millionnaire en dollars. En 1965, il put acheter une datcha dans le village de

Bakovka, non loin du domaine de Peredelkino⁶⁸⁴ réservé aux dignitaires du régime soviétique. Piscine chauffée en sous-sol, court de tennis, cave remplie de vins fins et de cognacs, caviar et vodka à volonté, équipements technologiques dernier cri importés d'Occident, collection d'icônes et d'œuvres d'art, chauffeur, employés de maison... Il possédait une dizaine de voitures de marques occidentales, dont une Bentley de collection, plusieurs Mercedes-Benz, une Porsche, une Ford Mustang, une Land Rover... ⁶⁸⁵. À part vendre à l'Ouest des scoops journalistiques qui lui étaient soufflés par ses connexions au KGB ou des membres de la nomenklatura, Victor Louis fit fortune grâce à la contrebande de manuscrits de dissidents qu'il monnayait aux plus offrants en Occident. Il n'avait aucun scrupule à «enfler» ceux qu'il n'appréciait pas. Il pirata ainsi sans état d'âme une copie des mémoires de la fille de Staline, un exemplaire du *Pavillon des cancéreux* d'Alexandre Soljenitsyne, ainsi que, via le *Bild Zeitung*, des photos et des bandes vidéos censées prouver que Sakharov menait une vie agréable pendant son exil à Gorki⁶⁸⁶. Toutes ces opérations lui rapportèrent de gros gains personnels. Il dirigea, en outre, avec son épouse, une entreprise lucrative en «monnaie forte» en publiant *Information Moscow* à partir de 1965, un répertoire des gens et adresses qui comptaient à Moscou. Le couple fut même autorisé à faire paraître des publicités dans cet ouvrage imprimé en Grande-Bretagne, dans la ville natale de Jennifer. C'était – du jamais vu! – la seule entreprise privée légale en URSS, qui dura, au rythme de deux éditions par an, jusqu'au début des années 2000. Victor Louis rédigea de plus différents guides touristiques de l'URSS, avec l'aide de sa femme qui les faisait imprimer en Angleterre. Ce commerce rapporta au couple, au gré des opérations de change auxquelles ils avaient accès, beaucoup de devises disséminées dans des comptes à l'étranger (en particulier Hambourg et Zurich, peut-être Genève et Vienne). Victor Louis pouvait voyager à sa guise dans le monde entier, fréquenter tous les étrangers qu'il voulait: il donnait de fastueuses réceptions dans sa datcha, qui devint son centre mondain et de presse, réunissant la crème des diplomates et des journalistes occidentaux, des agents de renseignement et de contre-espionnage, des artistes et des scientifiques et même des dissidents, qui discutaient chez lui de divers conflits politiques et des moyens de les résoudre ou de les attiser⁶⁸⁷. De ce brassage cosmopolite et de ses nombreuses connexions au sein du KGB, Victor Louis tirait la matière première de ses œuvres.

Dans la série des nouvelles vraies, Victor Louis a été le premier en 1961 à annoncer que les dirigeants soviétiques avaient décidé d'extraire «secrètement» le corps de Staline du Mausolée où il reposait à côté de la dépouille de Lénine, pour l'enterrer dans une ruelle près du mur du Kremlin; le Politburo ne s'intéressait pas à «désinformer» l'opinion occidentale à ce sujet, mais il s'agissait de la tâche beaucoup plus délicate de préparer les partis communistes du monde entier à l'acte symbolique de la déstalinisation. C'était

le premier ballon d'essai lancé en « terrain ennemi » (dans la presse étrangère) par le « canal secret » Victor Louis, afin de sonder la réaction de l'ensemble des Soviétiques : en cas d'acceptation, l'action pouvait être menée. En 1964, V. Louis a annoncé une nouvelle sensationnelle au *London Evening News* avec 12 heures d'avance sur l'agence de presse soviétique Tass : la disgrâce de Nikita Khrouchtchev⁶⁸⁸. Personne d'autre que lui n'a plus jamais été en mesure de révéler une telle nouvelle avant les communiqués officiels – un changement de pouvoir à la tête d'une nation nucléaire ! Ce n'est que le lendemain 16 octobre 1964 que la *Pravda* s'en fit l'écho. Il a aussi été le premier à faire savoir à l'Ouest que les Soviétiques avaient décidé d'en finir avec Dubcek et le printemps de Prague au mois d'août 1968, probablement, dans l'esprit de ses commanditaires, dans le but de tester la réaction des Occidentaux – viendraient-ils ou non au secours des Tchèques ?

Quant à la « désinformation », il faut souligner qu'aucune analyse complète des actions de Victor Louis n'a été menée. Seules des affirmations de ce type : « Il peut s'agir de données erronées sur la situation économique de l'URSS, ou sur la position soviétique au sujet de tel ou tel conflit. Une façon pour le KGB, via Victor Louis, de lancer des ballons d'essai. Avant d'entreprendre une action, le Kremlin teste ainsi la réaction des pays occidentaux afin de n'intervenir qu'à coup sûr »⁶⁸⁹.

Victor Louis était devenu, en outre, l'homme qu'on envoyait officieusement au Chili pour s'assurer que le secrétaire du parti communiste Luis Corvalán, arrêté lors de la prise de pouvoir d'Augusto Pinochet, était toujours vivant, avant de procéder à son échange contre le dissident Vladimir Boukovski. Il s'est aussi trouvé en Iran quelques mois avant la chute du shah ; en Afghanistan à la veille de l'invasion ; au Portugal peu avant la révolution ; à Taïwan pour convaincre le fils de Tchang Kaï-chek de négocier avec l'URSS un accord secret contre la Chine de Mao ; il a été reçu par les dirigeants espagnols en 1970 ; l'année suivante il a pris contact à Tel Aviv avec un membre du cabinet de Golda Meir, pour savoir si les Israéliens envisageaient de renouer des relations diplomatiques avec les Soviets ; il a traîné sur les cinq continents, dans des îles exotiques et, j'y viens enfin, ce qui est beaucoup moins connu, en Suisse.

Pourquoi Victor Louis a-t-il été surveillé par les services secrets helvétiques ?

C'est un signalement venant de France, qui a fait remarquer Victor Louis aux services secrets suisses, le 14 février 1962⁶⁹⁰ :

*Le nommé :
LOUIS Vitaly, Evguenievitch
– né le 5.2.1928 à Moscou*

- *ressortissant soviétique*
- *journaliste,*

a effectué de juin à août 1961 en compagnie de son épouse qui est d'origine anglaise, un voyage en Europe occidentale. Au cours de son passage à Paris, il a pris contact avec un Français d'origine russe, rapatrié d'U.R.S.S. en 1958. Selon ce dernier, LOUIS aurait des attaches avec le K.G.B. Toujours d'après ce ressortissant français, LOUIS aurait cherché depuis Paris à téléphoner à un nommé ST, commerçant d'origine grecque, demeurant à Genève, à l'adresse *. À noter qu'il est possible que LOUIS se soit rendu en Suisse lors de son voyage de retour, qu'il a effectué en voiture en Août 1961⁶⁹¹.*

Cette notice est parvenue au Commissariat IV de la Police fédérale, l'organe spécialisé dans les relations avec les services secrets étrangers. Elle demandait au Renseignement suisse de fournir des informations sur E* St*⁶⁹², que Victor Louis cherchait à atteindre à ce moment-là. E* St* était déjà dans le collimateur des services secrets suisses depuis le 1^{er} avril 1958, date à laquelle le Ministère public fédéral avait demandé des renseignements à son sujet à la police politique genevoise, au motif « qu'il a fait plusieurs voyages en Union soviétique et aurait un appartement à Genève »⁶⁹³. La Police fédérale le connaissait depuis 1958 « pour avoir eu des liens avec le KGB »⁶⁹⁴. Mais voici la nouveauté pour le Renseignement suisse : « Le dénommé LOUIS Vitaly n'est jusqu'à présent pas enregistré chez nous »⁶⁹⁵. Comme ce dernier était susceptible de voyager en Suisse et d'avoir aussi des liens avec le KGB, un dossier d'enquête fédérale a été ouvert. La première entrée sur les fiches consacrées à « LOUIS Vitali Evguenievitch » concerne ainsi cette demande de renseignement du mois de février 1962 en lien avec ce commerçant grec⁶⁹⁶. Après cette alerte, il ne se passa plus grand-chose jusqu'en 1967. En 1963, Victor Louis a fait une première « demande d'entrée en Suisse » où il prévoyait de s'arrêter 10 jours, mais, selon la Police des étrangers, il y renoncera pour demander un visa de transit sans arrêt entre l'Allemagne et l'Italie⁶⁹⁷.

L'affaire Svetlana : 1967

Victor Louis a fait reparler de lui en 1967. Le 30 juin, l'Ambassade de Suisse à Moscou demande à la Police fédérale des étrangers de statuer sur sa demande de séjour touristique de deux semaines avec sa femme⁶⁹⁸. En l'absence d'objection, un visa lui est accordé le 3 juillet⁶⁹⁹. Louis n'a pas utilisé ce visa dans le délai imparti. Le 11 novembre, il a fait une nouvelle demande pour un visa de tourisme d'une validité de 15 jours, qui sera approuvée par l'ambassade de Suisse à Moscou⁷⁰⁰. Or cette décision provoqua l'ire du Département politique fédéral, qui avait appris entre temps que Victor Louis était un « homme du KGB » et avait donné des instructions pour qu'on lui déniât tout visa. S'ensuivit un vif échange entre un repré-

sentant du Département politique et l'ambassadeur de Suisse à Moscou, qui arguait de sa bonne foi : puisqu'un premier visa avait été autorisé par la Police fédérale des étrangers, il ne comprend pas pourquoi il aurait dû refuser cette nouvelle demande. Il estime même que ce sera intéressant, si Louis est un agent « dont les activités ne sont pas dirigées contre la Suisse ou des intérêts suisses [...] d'observer ce qu'il fera en Suisse » et il ajoute : « un point de vue que la police fédérale devrait comprendre »⁷⁰¹ ! Cette remarque n'a pas plu au Département politique... La raison de son courroux s'explique.

Quelques mois plus tôt, entre le 11 mars et le 21 avril 1967, la Suisse avait accueilli sur son sol la fille de Staline, Svetlana Allilouïeva, qui avait fait défection à l'URSS. Elle voulait se rendre aux Etats-Unis, mais le gouvernement étatsunien ne souhaitait pas compromettre des négociations en cours sur le désarmement nucléaire avec le gouvernement soviétique. À la demande des Etats-Unis, le gouvernement suisse endossa la responsabilité d'accueillir temporairement la transfuge, à condition que ceux-ci l'évacuent dans un délai de trois mois à partir de son entrée en Suisse. Les services de renseignement de la Confédération constituèrent alors un dossier de suivi de la fille de Staline durant son séjour en Suisse⁷⁰². Dans ce dernier, on trouve la mention de Victor Louis. En effet, Svetlana Allilouïeva, lorsqu'elle se trouvait en Suisse, avait négocié avec Georges Kennan et des avocats américains les conditions de son accueil aux États-Unis, et elles comprenaient la vente d'un manuscrit qu'elle emportait dans ses bagages : c'étaient les mémoires de sa vie passée en Union soviétique (intitulés *Vingt lettres à un ami*). Svetlana en avait vendu les droits à la maison d'édition new-yorkaise, Harper & Row pendant qu'elle se trouvait encore en Suisse. Leur publication étant prévue à l'automne 1967, des représentants des autorités soviétiques soupçonnèrent un complot américain pour faire planer sur les festivités du cinquantenaire de la révolution d'Octobre l'ombre de Staline. Des intermédiaires tentèrent de convaincre l'éditeur Harper & Row de changer la date de publication, mais celui-ci refusa.

C'est alors que Victor Louis apparut. C'est lui qui aurait proposé au KGB de saboter le processus d'édition du livre de Svetlana. Le *deal* était le suivant : il assumerait tous les désagréments, mais en compensation s'octroierait les profits de la vente d'un « faux vrai » manuscrit qui était en fait une copie quasi conforme de l'original, que Svetlana avait laissée dans l'appartement où elle vivait à Moscou avant sa fuite. Cette copie devait paraître avant la sortie officielle du livre, prévue en novembre 1967. C'était une opération machiavélique : ce que les éditeurs espéraient être « le livre de l'année 1967 » dans lequel ils avaient investi à prix d'or perdrat son caractère inédit ; que la copie parût ou non, les éditeurs paniqués publierait prématulement le livre en Occident, ce qui diluerait son impact avant les festivités de novembre en Union soviétique.

Louis a non seulement obtenu une copie du manuscrit de Svetlana, mais aussi des photos personnelles qu'elle gardait sous clé dans son bureau et qui furent également séquestrées par le KGB. Il emporta ce matériel hors d'URSS le 27 juillet 1967 et vendit promptement le tout à des éditeurs européens controversés comme l'allemand *Stern* et le londonien *Flegon Press*. Alec Flegon affirmait avoir acheté le manuscrit 5000 £ à un homme d'affaires anglais de retour d'URSS, dont il n'a jamais donné le nom, mais qui n'était autre que Victor Louis⁷⁰³. Cela mit en fureur *New York Times* et *Life* aux Etats-Unis, *The Observer* en Angleterre ainsi que *Spiegel* en Allemagne, qui avaient acheté à prix fort le droit de reproduire des extraits de l'édition autorisée⁷⁰⁴. L'éditeur Hutchinson dut publier d'urgence 250 exemplaires de la version russe du manuscrit de Svetlana non encore traduit en anglais, début août 1967, afin de préserver ses prérogatives selon la loi anglaise. Si le piratage échoua dans l'ensemble, il priva néanmoins les éditeurs agréés – et une partie du public conditionné par le marketing – du plaisir et d'une partie du salaire de la nouveauté. En effet, selon la « loi » médiatique, les éditeurs qui avaient été exclus des droits d'impression ne se privèrent pas désormais de citer de larges extraits sans guillemets du livre publié prématurément en russe ! Sans compter qu'une autre action simultanément menée par Victor Louis fit des dégâts. Plus d'une centaine de photos de l'album de famille privé de Svetlana, obtenues par le KGB et transmises à Victor Louis, se retrouvèrent publiées dans plusieurs magazines et journaux occidentaux de premier plan, assorties de commentaires orientés et de légendes parfois falacieuses, ainsi que d'interviews de personnes appartenant au cercle familial élargi de Svetlana à Moscou. Ce matériel inédit, Victor Louis sut le monnayer chèrement auprès d'éditeurs européens comme *Der Stern* en Allemagne, *Daily Express* à Londres ou *Schweizer Illustrierte*⁷⁰⁵ en Suisse. Victor Louis s'est vanté d'avoir pu acheter une Porsche avec l'argent de son forfait...⁷⁰⁶. Le seul inconvénient pour lui fut d'avoir été exposé par le magazine américain *Time*, qui ne se contenta pas de parler de « sources soviétiques » mais révéla son identité en le décrivant comme un personnage louche.

Le Renseignement suisse fut alerté de ces machinations le 15 août 1967 par les services secrets britanniques. Dans une notice qu'un policier a rédigée pour le Ministère public fédéral, on apprend que ceux-ci voulaient tenir une contre-manœuvre pour essayer de confondre l'éditeur Alec Flegon, afin de savoir s'il travaillait ou non avec le KGB :

Les autorités britanniques ont entrepris des démarches afin d'exposer FLEGON dans un article qu'elles espèrent publier sous peu dans Schweizer Illustrierte. Pour pouvoir évaluer la réaction attendue, elles aimeraient savoir si des tentatives ont déjà été faites en Suisse pour lancer une version non autorisée des mémoires sur le marché⁷⁰⁷.

Bien qu'aucun écrit de cette sorte ne semble, finalement, avoir paru dans *Schweizer Illustrierte*, cet exemple attesterait du fait que le public lût quelquefois des articles de presse qui ne lui seraient pas directement destinés...⁷⁰⁸.

En quoi consistaient les mesures de surveillance en Suisse ?

Chaque fois qu'il viendra en Suisse, le même processus se répétera. En tant que Soviétique, Victor Louis doit demander une autorisation d'entrée en Suisse à la Police des étrangers par le biais d'une Ambassade suisse. Sa demande est transmise, pour contrôle et validation, au Contre-espionnage suisse (Police fédérale). Les alertes sont données auprès des organes de surveillance sur le terrain, polices des frontières et des douanes, services de renseignement cantonaux. Une surveillance des bulletins d'arrivée dans les hôtels est mise en place de manière renforcée et ciblée contre l'individu suspect. Les inspecteurs-détectives sur le terrain se tiennent prêts à réaliser des filatures et des enquêtes d'entourage. Sont analysées en particulier



Passeport de Victor Louis photographié lors de sa première entrée en Suisse, le 20 novembre 1967, à l'aéroport de Zurich-Kloten [©Archives fédérales suisses/JCE]

toutes ses télécommunications, en collaboration avec des services de renseignement étrangers.

Un visa de séjour suisse ayant été octroyé à Victor Louis le 11 novembre 1967, la Police fédérale a immédiatement demandé « sa surveillance et le contrôle de ses contacts »⁷⁰⁹ à l'antenne du renseignement à Zurich. Les services spécialisés des polices cantonales de Genève, Vaud, Bâle et Berne devront prendre en filature Victor Louis en cas d'identification⁷¹⁰. Ce premier séjour de Victor Louis en Suisse, accompagné de sa femme anglaise, aura lieu du 20 au 29 novembre 1967, principalement à Zurich – ainsi qu'à Berne et à Lucerne.

Le 20 novembre, l'arrivée de Louis est constatée à l'aéroport de Zurich. Des photos de son passeport et celui de sa femme sont prises et archivées par la Police fédérale. L'homme sera filoché tout du long, ses contacts avec d'autres personnes seront passés au peigne fin, les numéros de téléphone internationaux qu'il appelle et qu'il reçoit, mis sous la loupe, avec la collaboration de plusieurs services de renseignement étrangers. Un sergent-détective ira jusqu'à pénétrer dans sa chambre d'hôtel à Zurich :

Pendant une longue absence du couple Louis à leur hôtel, nous avons pu récupérer et photocopier deux carnets de notes. Nous joignons au dossier ces photocopies, au total 50 feuillets, à l'attention du parquet fédéral⁷¹¹.

Ces photocopies contenaient les noms, adresses, numéros de téléphone des contacts de Victor Louis... Impossible d'aller dans le détail des centaines de pages d'enquêtes conservées aux Archives fédérales. Je retiendrai les faits les plus marquants.

Dépenses extraordinaires

Victor Louis est toujours désigné dans ces relations policières comme « un agent du renseignement » ou un « homme du KGB ». Les policiers notent qu'il ne se refuse rien : il descend dans les meilleurs hôtels, commande des taxis pour le moindre déplacement, dîne dans les meilleurs restaurants, visite des galeries d'art. Lui et sa femme effectuent de nombreux achats onéreux dans des magasins de luxe de la Bahnofstrasse, plusieurs jours d'affilée. Par exemple : « Le 22 novembre, le couple s'est rendu pendant trois quart d'heures dans la bijouterie et magasin de montres Bücherer. Ils se sont rendus ensuite au grand magasin Jelmoli. Ils ont encore fait la tournée des magasins pendant plusieurs heures. Ils ont acheté des articles pour bébé, des vêtements pour enfants, des skis, des chaussures et des bâtons de ski, des luges... »⁷¹². La Police fédérale a remarqué aussi que Victor Louis s'est rendu trois fois à l'enseigne de la *Schweizerischer Bankverein* sur la Paradeplatz⁷¹³. Un inspecteur a relevé que, la veille de son départ, « Louis

se rendit à la salle des guichets et ressortit quelques minutes plus tard avec 3 ou 4 larges et épaisse enveloppes. De ce fait, on peut quasiment déduire que Louis possède un coffre, éventuellement aussi un compte à la SBS ». Le rapport de police insiste sur les dépenses extraordinaires qu'a effectué le couple à Zurich : « Avec l'hôtel et les achats, il a dû dépenser plusieurs milliers de francs ».

Deux femmes réservent sa chambre

C'est à l'hôtel Baur au Lac, 5 étoiles, à Zurich, qu'il loge avec sa femme. Sa chambre a été réservée à l'avance par deux femmes, qu'il prendra deux jours aux policiers pour identifier, car l'écriture sur le billet d'hôtel était presque illisible... « Il s'agit peut-être de parents de Louis » s'interroge un enquêteur⁷¹⁴. Dans une notice complémentaire à ce rapport d'enquête, l'identité des deux femmes est donnée : Lucy Jarvis⁷¹⁵, une productrice de télévision américaine, domiciliée à New York, et Alena Lourie (1925-2016), une citoyenne israélienne, domiciliée à Genève. Son mari Norman Lourie (1909-1978) était non seulement producteur de cinéma et distributeur de films hollywoodiens, mais aussi fondateur en 1930 du mouvement de jeunesse culturelle juive Habonim en Afrique du Sud (sioniste, de gauche, prônant la solution d'un double État) et constructeur en 1950 de l'hôtel de luxe Dolphin House en Israël, qui accueillit des célébrités du cinéma américain comme Kirk Douglas, Sophia Loren, Paul Newman. Alena Lourie fut une personnalité active au sein des mouvements sionistes de l'époque. Elle fut membre fondatrice de l'ONG United Nations Watch (UN Watch) en 1993 et représentante à Genève de l'Organisation internationale des femmes sionistes. La typologie raciale a été utilisée pour la décrire et rapprocher de Victor Louis : « Le sergent Ir* a remarqué que Alena Lourie d'après son apparence (type juif)⁷¹⁶ pourrait être apparentée avec Vitaly Louis »⁷¹⁷. Finalement, « aucun contact entre ces femmes et Vitaly Louis n'a pu être constaté », relève le sergent-détective en charge de l'enquête⁷¹⁸. Si l'on ne sait pas quel type de relation Victor Louis a pu entretenir avec Alena Lourie, en revanche, il connaissait Lucy Jarvis : quelques années plus tôt, elle avait produit un documentaire sur le Kremlin pour la télévision américaine, ainsi qu'un film sur Nikita Khrouchtchev qui fit grand bruit et provoqua la colère du gouvernement Brejnev⁷¹⁹. Ce film d'une heure consistait principalement en documents d'archives (photographies et anciens documentaires), mais aussi en entretiens et films enregistrés récemment, montrant Nikita au coin du feu dans sa datcha de Petrovo-Dalneïe. Sur toutes ces images était superposée une bande-son de la voix de l'ex-dirigeant qui semblait récente. D'où venait ce matériel ? Lucy Jarvis avait rencontré, fin 1966, l'ex-dirigeant soviétique dans sa retraite avec le concours inévitable de... Victor Louis.

Recherches généalogiques

Un autre élément intéressant de ce séjour de 1967 est la rencontre de Victor Louis avec un homonyme. Le 23 novembre,

*« Le couple Louis s'est rendu au snack-bar du palais des congrès où ils ont rencontré un inconnu. Ce dernier a payé le dîner. Il a pu être identifié plus tard comme répondant au nom de Viktor Louis, originaire de Neuchâtel et Ligerz (BE) ⁷²⁰, Dr méd., médecin légiste, né le * 1911 à Moscou, fils de E* Louis et de A* Za*, ayant épousé en troisième mariage Lo*, née Hof* de Zurich. [...] Viktor Louis a été enregistré par le Service de renseignements de Zurich le 3 août 1966. Il avait pris contact avec la rédaction de La Voix ouvrière à Genève, à propos d'un entretien publié par ce journal avec la cancérologue russe Prof. GORODILOVA. Il voulait se mettre en contact avec cette scientifique en vue d'un éventuel voyage en Union soviétique.*

Nous n'avons pas touché le D^r Louis⁷²¹. Il est possible que lui et Vitaly Louis soient de parenté.

À noter encore que, pendant le dîner, le D^r Louis donna à Vitaly Louis un portefeuille assez épais. Il n'a pas été possible de déterminer s'il avait amené ce dossier au rendez-vous ou s'il l'avait reçu de Vitaly Louis pour inspection. Louis Vitaly a finalement fourré ce dossier dans sa serviette à fermeture éclair »⁷²².

Victor Louis recontacta plusieurs fois cet homonyme. Il tenta aussi de rentrer en contact avec un autre Dr Ing. Victor Louis en Allemagne. De plus, le 5 décembre 1979, Josef Jäger, le directeur de la Correspondance politique suisse (*Schweizerische Politische Korrespondenz*, SPK), attire l'attention du procureur général de la Confédération sur un récent séjour de Victor Louis à Ligerz où il est entré en contact avec une famille du même nom. Josef Jäger formule le soupçon qu'il s'agisse de trouver une légende/ couverture pour un agent. Le 5 janvier 1980, le commissaire Kz* rend compte de l'enquête fédérale à ce sujet : « Vu la notoriété de L. [ouis], il n'y a pas à supposer que les Russes aient voulu installer un illégal en Suisse avec le nom de LOUIS ».

D'après Sergueï Khrouchchev, Louis a même essayé d'obtenir des documents qui auraient pu prouver son appartenance à la famille royale de France « car c'était mieux en URSS d'être considéré comme un noble français qu'un pauvre juif. Mais le gouvernement français a refusé. Je pense qu'il n'était pas très relié à la famille royale... »⁷²³.

Commerce d'informations

La veille de son départ, Victor Louis a rendez-vous à l'aéroport de Zurich-Kloten avec le journaliste munichois de *Stern*, Joachim Steinmayr. Les poli-

ciers ne parviennent pas à apprendre la raison de cette rencontre. Mais Steinmayer, qui avait été correspondant à Moscou de *Frankfurter Neuen Presse*, puis qui deviendra rédacteur en chef de *Münchner Illustrierten*, était le contact de Victor Louis au *Stern* pour la vente du matériel de contrebande au sujet de la fille de Staline.

Le 29 novembre, le couple Louis s'envole vers Stockholm. Quelques jours plus tard, la Police fédérale communique aux polices de Genève, Vaud, Bâle et Berne que les mesures de surveillance peuvent être levées. Ensuite, pendant près de deux ans, Louis ne fera plus parler de lui en Suisse. Mais il ne chôma pas pour autant :

« Victor Louis a été reçu à deux reprises à la Maison-Blanche : le 17 octobre 1966 par le vice-président Hubert H. Humphrey, et le 13 novembre 1971 par le conseiller du président, Henry Kissinger⁷²⁴. Ses articles, ou ceux du Département de Désinformation, signés de son nom, ont été publiés dans de nombreux journaux occidentaux, parmi lesquels le New York Times et le Washington Post. L'Evening News de Londres lui fournit un débouché européen pour sa production, ainsi qu'une carte de presse qui contribue à sa couverture. Louis parcourt le monde entier dans des conditions inconnues des citoyens soviétiques, avec une carte de crédit du Diners Club, jouant le rôle d'une célébrité voyageant incognito. Mais son activité n'a rien de mystérieux : il est facilement démontrable qu'elle consiste à semer la confusion, à répandre le mensonge, à placer des manuscrits falsifiés ou volés, et à ternir la réputation des intellectuels soviétiques contestataires comme Soljénitsyne »⁷²⁵.

De 1969 à 1989

Après 1967, Victor Louis est revenu au moins à huit reprises en Suisse, en l'espace de vingt ans. En 1969, la Police fédérale apprend qu'il « a demandé, durant les 10 derniers mois, des visas pour 16 différents pays d'Europe, d'Amérique latine et d'Extrême-Orient », qu'il rencontre « certaines difficultés à obtenir des visas » et qu'il est « discrédité par les journalistes occidentaux en tant qu'informateur du KGB et spécialiste de la désinformation »⁷²⁶. Cela ne l'empêcha nullement de poursuivre ses activités. Selon les archives, il a obtenu une quinzaine de visas de séjour en Suisse, mais il est fort possible qu'il n'ait pas été repéré à chaque venue, par exemple s'il entrait en Suisse par la voie terrestre. Par exemple, selon son biographe russe, Victor Louis se trouvait à Zurich en 1984 pour négocier avec *Bild* la vente de photographies incriminant le couple Sakharov⁷²⁷ : cela ne figure pas dans les rapports de surveillance helvétiques. En 1972, un policier fédéral avait signalé que « durant les dernières années, L. [ouis] n'a plus été surveillé lors de ses entrées en Suisse »⁷²⁸. Son arrivée en mars 1972 à l'aéroport de Kloten semble avoir été apprise au dernier moment :

«en l'absence d'appareil de photo, le passeport n'a pas pu être photographié à son arrivée» et «Louis ne s'est pas laissé découvrir à Zurich»⁷²⁹. Le chef de la police fédérale en personne, André Amstein, se fendra bientôt d'un télex adressé à plusieurs services de renseignement cantonaux en ces termes (typographie du télex conservée telle quelle) :

«Louis est considéré comme un haut fonctionnaire du kgb, spécialiste de la "desinformation", correspondant d'un journal britannique à moscou. c'est dire que tous ses faits et gestes nous intéressent vivement. par consequent, nous vous prions de bien vouloir le prendre en filature dès son arrivée qui aura vraisemblablement lieu par avion venant de Londres»⁷³⁰.

Parfois, des interrogatoires sont menés par la Police fédérale avec des connaissances de Victor Louis en Suisse. Ce sera le cas, par exemple, du dissident Valeri Tarsis et de son épouse qui furent interrogés dans les locaux de la Police fédérale à Berne, en 1971. Du copieux procès-verbal de cet interrogatoire (8 pages A4), je retiens ce fait intéressant pour notre récit :

«Pendant leurs discussions, Louis avait juré à Tarsis de se venger de l'Union soviétique, surtout à cause de ses dix ans d'emprisonnement sous l'ère stalinienne⁷³¹. Louis proposa à Tarsis qu'ils s'établissent ensemble en Occident, afin d'unir leurs forces contre la politique soviétique. Selon cette proposition, Tarsis serait actif en tant qu'auteur, tandis que Louis avec son statut de cosmopolite s'occuperait de la gestion des affaires (management). Ce disant, Louis exprima pourtant l'opinion qu'il y avait des millions et des millions de dollars à gagner de cette manière, grâce à ses relations. Dans sa naïveté, Tarsis croyait aveuglément aux propos de Louis et lui vouait une foi absolue».

Le rapport de la police fédérale se conclut ainsi :

«Tarsis et son épouse ont tous deux fait une excellente impression lors de l'enquête. Ils ont répondu spontanément à nos questions et nous avons pu nous convaincre de leur grande expertise. Mme Tarsis parle parfaitement le russe et devrait figurer dans notre fichier de traduction»⁷³².

L'argent des mémoires de Khrouchtchev en Suisse

À part ses séjours touristiques, qu'il utilise pour rencontrer des contacts, Victor Louis demandait souvent des visas pour motifs d'affaires, en particulier avec la banque SBS à Zurich. En 1970, le Renseignement américain fournit au Commissariat IV de la Police fédérale des précisions sur les avoirs de Louis en Suisse :

« L. possède un numéro de compte à la Société de banque suisse (SBS) à Zurich. Il est supposé avoir déposé sur ce compte près de 300'000 \$, qu'il a reçus d'éditeurs américains et européens pour les droits des Mémoires de Khrouchtchev. Selon un renseignement non confirmé, L. a été payé à travers un numéro de compte d'une banque genevoise par le passé »⁷³³.

Concernant le présumé compte en banque genevois, un inspecteur de la Police fédérale a suggéré d'enquêter de manière « extérieure » tout d'abord, et, si cela ne donnait rien, de demander des précisions à la banque par courrier officiel du Ministère public fédéral. Dans le dossier de Victor Louis conservé aux Archives fédérales, je n'ai retrouvé aucune investigation concernant ces comptes en banque, malgré l'insistance de cet inspecteur qui reviendra à la charge plus tard. Rien n'apparaît non plus dans les enquêtes fédérales sur des comptes liés à des réseaux illégaux d'espionnage soviétique en Suisse entre les années 1950 et 1970. Mais Victor Louis n'y participait probablement pas : « Il travaillait pour son propre compte. Il était assez intelligent pour ne pas être un agent payé par les gouvernements »⁷³⁴.

La somme de 300'000 dollars déposée sur un compte suisse selon le renseignement des services étatsuniens, est probablement en-dessous de la réalité. Le chroniqueur Stewart Alsop a révélé dans un numéro de *Newsweek* daté du 4 janvier 1971 (mais paru le 28.12.1970) que le montant du contrat entre Louis et *Time Life* pour la vente des mémoires de Khrouchtchev était de 600'000 \$. Sergueï Khrouchtchev a raconté à Anton Khrekov que Louis a touché en tout deux ou trois millions de dollars. Alsop a affirmé dans son article que « l'accord impliquait l'ouverture d'un important dépôt dans une banque suisse au nom de la famille Khrouchtchev »⁷³⁵. Sergueï Khrouchtchev indique au contraire que lui et son père ne voulaient pas d'argent⁷³⁶. Impossible d'en savoir plus.

Les séjours médicaux

Dès le milieu des années 1970, les motivations de Victor Louis en Suisse deviennent aussi médicales. En été 1974, il séjourne à la clinique Hirslanden (Zurich). En janvier-février 1979, il effectue un séjour médical à Zoug, puis des vacances de neige à Davos/St. Moritz, en compagnie de son fils Nicholas « âgé d'environ 18 ans » observe le renseignement suisse. En février 1987, il obtient une nouvelle autorisation d'entrée en Suisse, pour une visite médicale à Zoug. Louis indique qu'il paiera ses frais de séjour grâce à un compte de francs suisses à « Swiss Bank Corp. Zürich » (SBS). Le 23 mars, l'Ambassade de Suisse à Londres envoie au Ministère public fédéral un article du *Daily Telegraph* qui explique que le « journaliste russe et officier du KGB » est convalescent d'une transplan-

tation du foie dans l'hôpital universitaire *Addenbrooke's Hospital*, à Cambridge (GB)⁷³⁷. Cette même année, le Commissariat IV note qu'« il ne fait aucun doute que L. [ouis] est sérieusement malade ». La Police fédérale observe aussi que Louis figure dans le répertoire des fonctionnaires soviétiques contre lesquels des sanctions ont été prises et qu'un visa pour la Nouvelle-Zélande lui a été refusé en février 1985. A la veille de changements politiques majeurs en URSS, le prestige de Victor Louis vacille. Son protecteur, Iouri Andropov est décédé l'année précédente et le nouveau chef de l'Etat, Mikhaïl Gorbatchev, semble se passer volontiers de ses services.

Le 15 mars 1989, l'Ambassade de Suisse à Londres informe avoir délivré un visa d'une semaine à Louis pour motif de négociations bancaires à Zurich. Le 4 juillet, Louis figure sur la liste des visas accordés par l'Ambassade de Suisse à Moscou, au motif de voyage d'affaires. La surveillance de Louis s'interrompt (apparemment) cette année durant laquelle le « scandale des fiches » a éclaté en Suisse⁷³⁸.

Conclusion : quel est le résultat de cette surveillance qui dura un quart de siècle ?

Victor Louis était suivi à la trace chaque fois qu'il venait en Suisse. Je n'ai signalé que quelques faits marquants à partir desquels on arrive à se faire une idée du personnage ou plutôt, de la perception du personnage par les autorités de surveillance helvétiques et aussi de leurs méthodes d'enquête et de filature à cette époque. À quoi aura servi cette surveillance ? À se tenir informé préventivement, peut-être. Mais ni les activités internationales de l'agent sous sa couverture de journaliste, ni ses affaires en Suisse n'auront jamais eu à coup férir.

Victor Louis était-il un employé des services de renseignement soviétiques avec un haut rang dans la hiérarchie du KGB, comme l'affirme l'auteur anglais Laurence Kelly, qui le rencontra à l'article de la mort et l'affubla du titre de « colonel du KGB qui reçut tous les honneurs à sa mort »⁷³⁹. Était-il avant tout un intellectuel débrouillard, obsédé de réussite, doublé d'un « honorable correspondant » – mais travaillant pour son propre compte, pour le frisson de l'aventure, le goût d'entreprendre, et l'argent ? La nuance est sans doute difficile à faire entre un agent employé formellement par le KGB et un argyrocrate usant de tous les stratagèmes pour bâtir sa fortune en s'alliant avec les services secrets. Mais l'argent suffit-il comme motivation durant des décennies ? Était-il alors un agent véritablement recruté, doté d'une couverture de journaliste, à qui on laissait la bride large, pour les besoins des missions qu'on lui confiait ? C'est ce que croyait l'espion Stanislas Lekarev et qu'a répété récemment l'intellectuel Dmitri Bykov au micro de *l'Écho de Moscou* :

« Victor Louis était une création d'Andropov. Ce dernier, comme tous les Guébistes, méprisait le peuple. [...] Mais il estimait nécessaire de disposer d'une escouade d'intellectuels engrangés, qui auraient droit à un peu plus de latitude. Ce n'étaient même pas des libéraux du système⁷⁴⁰, mais des agents, des contacts chargés de transmettre les tendances de l'intelligentsia créative aux autorités. Je n'affirmerais pas que le rôle de Victor Louis fût franchement négatif. C'était un provocateur, et il a été recruté, c'est certain. [...] Peut-être que la tentative de choyer une telle intelligentsia (dont l'exemple le plus caractéristique était Julian Semenov), grâce au savoir-faire d'Andropov, a eu un certain effet libérateur, comme une soupape libérant de la vapeur [...] Un tel personnage, qui est ami chez les ennemis et ennemi chez les siens⁷⁴¹, doit souffrir d'un traumatisme mental constant, il est obligé de faire semblant tout le temps »⁷⁴².

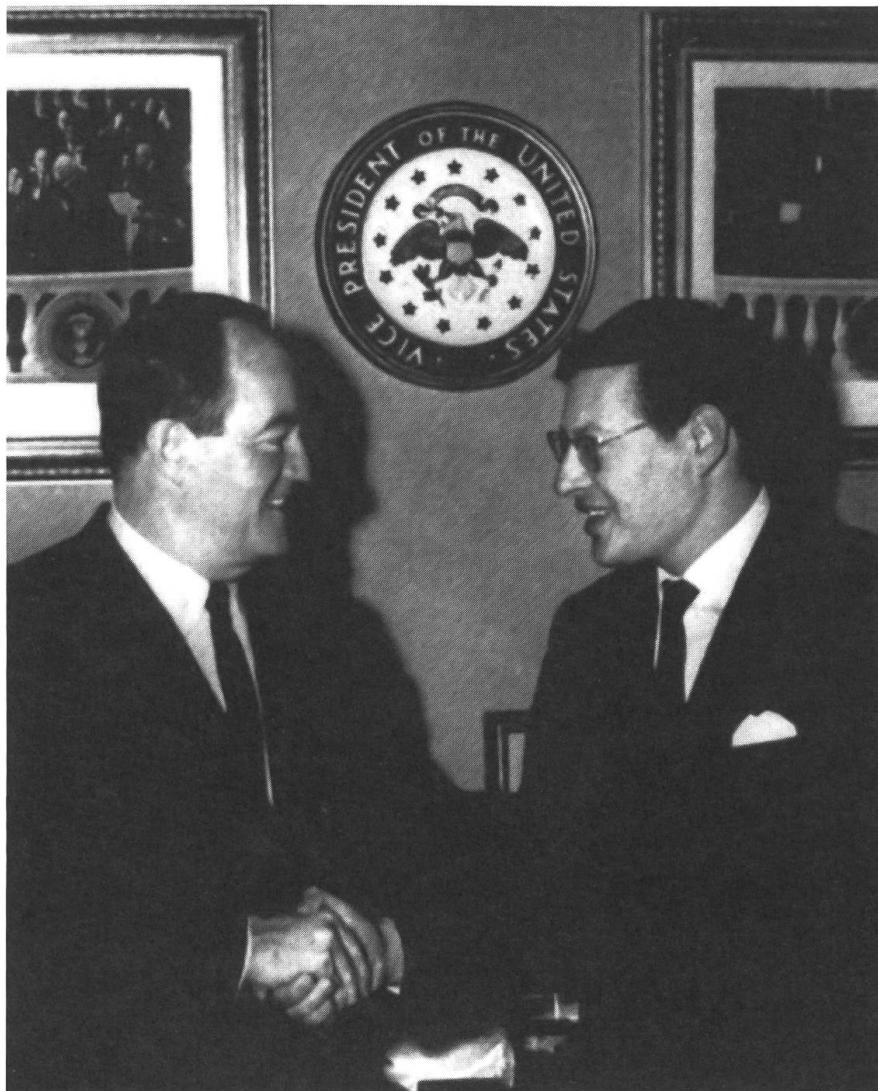
Endurci par ses années passées dans les camps du Goulag, je ne crois pas que Victor Louis ait souffert de ce traumatisme banal causé par la dichotomie entre l'être et le paraître. Ce n'étaient pas les sentiments qui l'avaient aidé à s'en sortir, mais sa volonté aiguisée à travers les épreuves et sa capacité à se jouer de la psychologie humaine.

Victor Louis était-il un opportuniste au service de diverses puissances, comme le laissent entendre certains témoignages ? Le biographe Anton Khrekov insiste au contraire sur son patriotisme, sa détestation des traîtres, et sa croyance que le régime soviétique allait durer indéfiniment. Toutefois, nous avons pu constater, plus haut, ses liens avec des ressortissants israéliens et des militants du sionisme, lorsqu'il se trouvait en Suisse. En 1973, peu après la guerre du Kippour, Victor Louis avait confié à David Markish, alors qu'ils se trouvaient ensemble en Israël : « Aujourd'hui, tout éclaireur [agent de renseignement] est au moins triple »⁷⁴³. Qu'entendait-il par-là ? David Markish précise, mais sans plonger : « Peut-être qu'il parlait de sa propre personne »⁷⁴⁴. Concernant sa relation avec l'Etat hébreu, il ajoute : « Louis éprouvait une sorte de sympathie sous-jacente pour l'Etat d'Israël. Il avait des relations chaleureuses avec les instances israéliennes d'où lui provenaient les demandes d'aide aux *refuzeniks* »⁷⁴⁵. Mais à la question de savoir si Louis avait pu travailler un tant soit peu pour le Mossad, David Markish a répondu : « Je n'ai pas de réponse »⁷⁴⁶.

En novembre 1991, Victor Louis s'est rendu en Israël, sur le mont des Oliviers, aux obsèques de son ami, le magnat de la presse britannique, Robert Maxwell (1923-1991), Ján Ludvik Hoch de son vrai nom. Selon le journaliste d'investigation Gordon Thomas (1933-2017), Robert Maxwell était un membre éminent du Mossad en tant que financier de ses opérations et « Monsieur Bons-Offices » devant lequel toutes les portes s'ouvraient⁷⁴⁷. John Le Carré (David Cornwell) le décrit en des termes peu amènes : « Robert Maxwell, pour ceux qui ont la chance de ne pas se souvenir de lui, était un baron de la presse d'origine tchèque, parlementaire

britannique et espion prétendument à la solde de plusieurs nations dont Israël, l'Union soviétique et la Grande-Bretagne. [...] C'était aussi un fieffé menteur et un escroc de proportions et d'appétits gargantuesques [...], retrouvé mort noyé en novembre 1991 au large de Tenerife, apparemment tombé du pont de son luxueux yacht baptisé du prénom de sa fille »⁷⁴⁸. Or Robert Maxwell était non seulement lié à Victor Louis par l'amitié mais aussi par les affaires : Louis représentait à Moscou sa maison d'éditions Pergamon Press⁷⁴⁹. Par un curieux retour de l'histoire, Ghislaine Maxwell, la fille d'Elisabeth (Maynard) et de Robert Maxwell, a fait parler d'elle récemment dans l'affaire Jeffrey Epstein⁷⁵⁰.

Saurons-nous un jour, plus précisément, pourquoi Victor Louis, qualifié dans la presse internationale d'« agent du KGB » et proche de son chef Iouri Andropov – pourquoi a-t-il pu rencontrer à la Maison Blanche un vice-président des Etats-Unis puis le conseiller du président Nixon, Henry Kissinger à plusieurs reprises ?⁷⁵¹ Enfin, comment se fait-il, d'après l'heb-



En 1966, Victor Louis serre la main du vice-président des États-Unis Hubert H. Humphrey à la Maison-Blanche [Photo tirée du livre de Kevorkov, *Виктор Луи: человек с легендой*]

domadaire français d'extrême-droite *Minute*, que « l'étrange Monsieur Victor », en janvier 1976, bien qu'il fût « fiché à la DST et parfaitement interdit de séjour », eût été en mesure de présenter « un visa en bonne et due forme » délivré par l'ambassade de France à Moscou et « une autorisation spéciale en provenance directe de l'Elysée », au grand dam des services douaniers de l'aéroport qui voulaient le refouler ?⁷⁵² Sergueï Khrouchtchev insiste : « Victor Louis n'était pas un agent du KGB. Il servait d'émissaire non officiel. C'était très utile à chaque gouvernement pour lequel il transmettait des messages. Pour la presse, en particulier en France, c'était plus facile de le traiter d'agent du KGB. Cela évitait de réfléchir ». ⁷⁵³

Ce qui est sûr, c'est que Victor Louis n'était pas un « agent » conventionnel, un employé banalement formaté dans un service de renseignement, pas plus qu'il n'était un individu ordinaire. « C'était un homme pragmatique, profondément intelligent et un aventurier de haut vol », résumait dernièrement David Markish⁷⁵⁴. Ses trois fils – la cinquantaine – se sont dilués dans l'anonymat, le nom du père restant lourd à porter. Sa femme s'est murée dans le silence. Au dernier biographe curieux l'ayant contactée, elle a répondu : « Je ne vous dirai rien. Je ne peux pas parler à la presse. Cette décision ne vient pas de moi ». De qui ? se demandait en 2010 cet impertinent journaliste : « FSB ? Mi-5 ? Mi-6 ? »⁷⁵⁵.

⁶⁴⁵ Vuilleumier, Christophe, *La Suisse face à l'espionnage 1914-1918*, Genève, Slatkine, 2015 ; Rossé, Christian, *Guerre secrète en Suisse 1939-1945*, Paris, Nouveau Monde, 2015.

⁶⁴⁶ Cette affaire d'espionnage politique impliqua un procureur général de la Confédération et un inspecteur de la Police fédérale. C'est à partir de celle-ci que le Conseil fédéral décida, en 1958, une dissolution partielle du Ministère public fédéral (MPF) et de la Police fédérale (PF) qui étaient étroitement liés.

⁶⁴⁷ En septembre 2012, le TPF a reconnu Friedrich Tinner et ses deux fils coupables d'avoir travaillé avec Abdul Qader Khan, le père de la bombe atomique pakistanaise ; cependant, la famille aurait aussi collaboré avec la CIA...

⁶⁴⁸ Selon les informations parues dans la presse, il tentait d'obtenir des informations sur les enquêteurs fiscaux de Rhénanie-du-Nord-Westphalie qui avaient participé à l'achat de CDs contenant des données de clients allemands de banques suisses, fraudeurs présumés du fisc allemand.

⁶⁴⁹ GRU = Glavnoe Razvedivatel'noe Upravlenie, Direction principale du renseignement [de l'État-Major des forces armées soviétiques, puis russes].

⁶⁵⁰ [Anonyme], « La Suisse, centre de l'espionnage international ? (Psychose de <l'espionnite>) », *Revue militaire suisse*, N°104 (1959), p. 235.

⁶⁵¹ Kreis, Georg, et al., *La protection politique de l'État en Suisse : l'évolution de 1935 à 1990 ; étude pluridisciplinaire effectuée et éditée sur mandat du Conseil fédéral*, Berne-Stuttgart-Wien, P. Haupt cop., 1993, p. 359, 368.

⁶⁵² Lettre du 30 novembre 1955, URL : dodis.ch/11418. Jusqu'à la restructuration de 1993, à la suite de l'affaire des fiches, les services de renseignement suisses étaient divisés, en gros, en deux parties placées sous la responsabilité respectivement du Département fédéral de justice et police (DFJP) et du Département militaire fédéral (DMF). Le renseignement stratégique et la sécurité militaire étaient assurés, depuis 1957, par le Groupe Renseignements et Sécurité (GRS) de l'État-major général (DMF), tandis que le contre-espionnage était du ressort de la Police fédérale (*Bundespolizei* ou *Bupo*, contraction de sa dénomination en allemand), subordonnée au DFJP. Bien que faisant partie de deux départements différents, ces deux entités étaient placées sous une même direction. Cf. Baud, Jacques, *Encyclopédie du renseignement et des services secrets*, Paris, Lavauzelle, (1998) 2002, p. 678-685.

⁶⁵³ Le Département D (puis Service A) du KGB excellait à déployer les méthodes de désinformation. Mais la CIA américaine et le Mossad israélien n'étaient pas en reste.

⁶⁵⁴ La « source » est une personne, une organisation, un support (archives, journaux, photographies, radio, télévision, internet, etc.) qui fournit l'information. Tout service de renseignement applique la règle d'or de la protection de ses sources ; une information est classifiée secrète ou confidentielle si le contenu de cette information – et le renseignement qui en est issu – donne une indication univoque sur la source protégée.

⁶⁵⁵ Toutes les citations en langues étrangères sont traduites en français dans ce texte par l'auteur.

- Pour les références en russe, je n'utiliserai pas la translittération scientifique, supposant qu'elle est doublement inutile pour des gens ne lisant pas le cyrillique, mais je résumerai en français les titres.
- ⁶⁵⁶ Fiore, Ilario, *Caviale del Volga, spia del Cremlino. La prima biografia di Victor Louis*, Milano, Rusconi, 1977.
- ⁶⁵⁷ Conversation de l'auteur avec Ana Cepeda Étkina, fille de Pedro Cepeda, 23 novembre-14 décembre 2019.
- ⁶⁵⁸ Хреков, Антон, Король шпионских войн: Виктор Луи – специальный агент Кремля, Издательство: Феникс, Неоглори, 2010 / Khrekov, Anton, «Le roi des guerres d'espionnage: Victor Louis – agent spécial du Kremlin». Anton V. Khrekov (*1975) a aussi réalisé un documentaire sur Victor Louis. Il est le fils de Victor A. Khrekov (1954-2015), qui fut porte-parole du Département des affaires présidentielles de la Fédération de Russie.
- ⁶⁵⁹ Кеворкóв, Вячеслáв, Виктор Луи: человек с легендой, Семь Дней, 2010 (Kevorkov, Viatcheslav, *Victor Louis: l'homme et la légende*).
- ⁶⁶⁰ AFS, E4320C#1995-301#177, *Schweizerische Politische Korrespondenz, Der Direktor J. Jäger, an Herrn Bundesanwalt Dr. Rudolf Gerber*, 5. Dezember 1979.
- ⁶⁶¹ Fiore, Ilario, *Caviale del Volga, spia del Cremlino. La prima biografia di Victor Louis...*, p. 27-28. En matière généalogique, signalons au passage le blogue de Fomine, Sergueï V., «У старых грехов длинные тени» (часть 2), *LiveJournal*, 3.7.2015. URL: <https://sergey-v-fomin.livejournal.com/101093.html> (consulté le 7.3.2019).
- ⁶⁶² Aujourd'hui, l'Université technique d'Etat Moscou-Bauman.
- ⁶⁶³ Victor Louis avait confié à l'écrivain israélien David Markish (*1938): «Ma mère était juive, si vous voulez le savoir»: Маркиш Давид, «Виктор Луи: Вопросы без ответов» (Markish, David, Victor Louis: Questions sans réponses), , c..... 2002 - 9/125. URL: <https://lechaim.ru/ARHIV/125/markish.htm>.
- ⁶⁶⁴ Babania est la contraction de «baba» (femme, en russe) et Anna.
- ⁶⁶⁵ Khrekov, Король шпионских войн: Виктор Луи..., p. 10 et suivantes; Pesnot, Patrick; Monsieur X, «Victor Louis, journaliste du KGB», *Les espions russes. De Staline à Poutine*, Nouveau Monde éditions, collection Poche, 2010, p. 147.
- ⁶⁶⁶ Vronskaya, Jeanne, «Obituary: Victor Louis», *The Independant*, 21 juillet 1992.
- ⁶⁶⁷ Barron, John, *KGB*, traduit de l'américain par Claude Yelnick, Ed. Elsevier Séquoia, Bruxelles, 1975, p. 188.
- ⁶⁶⁸ Khrekov, Король шпионских войн..., p.11-12. Les Guébistes sont les agents secrets du ministère de la sécurité d'Etat, à cette époque : le MGB.
- ⁶⁶⁹ Soljenitsyne, *Le Chêne et le Veau*, p. 208.
- ⁶⁷⁰ Белинков Аркадий & Белинкова Наталья, «О Викторе Луи: Интервью в американской больничной палате», *Распра с веком. В два голоса*, Москва, Издатель: Новое литературное обозрение, 2008, p. 422-428 (Belinkov, Arkadi, «À propos de Victor Louis: interview dans une chambre d'hôpital américain», enregistrée le 7 mai mai 1969 avec Peter Worthington et Vadim Liapounov, publiée en russe dans ce recueil en 2008).
- ⁶⁷¹ Selon le certificat de libération émis par le Ministère des affaires intérieures de Russie (reproduit dans Khrekov, Король шпионских войн..., p. 31), Victor Louis a été emprisonné du 9 juillet 1947 au 17 août 1956.
- ⁶⁷² Goulag = *Glavnoe Upravlenie Ispravitelno-trudovykh Lagere/Direction Générale des camps de travail correctif*.
- ⁶⁷³ Kevorkov, Виктор Луи: человек с легендой, p. 122-123.
- ⁶⁷⁴ Wolton, Thierry, *Le KGB en France*, Paris, Grasset, coll. «Le Grand Livre du mois. Club express», 1986, p. 186-187.
- ⁶⁷⁵ C'est Alexandre Chélépine (1918-1994), chef du KGB de 1958 à 1961, qui accorda une priorité aux «mesures actives» qui avaient pour but d'influencer les gouvernements et l'opinion publique occidentale. En janvier 1959, il fonda le Département D, une nouvelle section de désinformation au sein de la première direction principale du KGB, composée initialement d'un peu plus de cinquante officiers. Cf. Andrew, Christopher; Gordievsky Oleg, *KGB. The Inside Story of Its Foreign Operations from Lenin to Gorbachev*, HarperCollins Publishers, 1990, p. 463.
- ⁶⁷⁶ Le Service A en remplacement du Département D fut créé à l'arrivée de Vladimir Semitchasny à la tête du KGB (1961-1967). Avec le département R (radio, communications), c'était un service à part des autres directions. Les directives pour le Service A provenaient du Comité central du Parti communiste (Politburo du PCUS, Conseil de la Défense).
- ⁶⁷⁷ Khrekov, Король шпионских войн: Виктор Луи...., p. 36.
- ⁶⁷⁸ Cité par Khrekov, Король шпионских войн: Виктор Луи..., p. 36.
- ⁶⁷⁹ Cité par Khrekov, Король шпионских войн: Виктор Луи...., p. 40.
- ⁶⁸⁰ GlavUpDK (Administration principale du service au corps diplomatique) est une filiale commerciale du Ministère des affaires étrangères de la Fédération de Russie, qui s'occupe de fournir des locaux aux légations et organisations étrangères. Le manoir (hôtel particulier) où habitaient les époux Stevens à Moscou appartenait également à l'UpDK, il a été transformé dans les années 2000 afin d'accueillir l'ambassade d'Abkhazie.
- ⁶⁸¹ *Der Spiegel*, N°22/27.5.1959, „My Fair Lady. Premiere in Swerdlowsk”; *Schweizer Illustrierte Zeitung* vom 25. Mai 1959, Seite 4: „Russland pfeift auf die Uhrberrechte».
- ⁶⁸² Vronskaya, «Obituary: Viktor Louis».
- ⁶⁸³ *Der Spiegel*, N°11/9.3.1970, «Nervenkrieg gegen Mao».
- ⁶⁸⁴ Peredelkino, avec son complexe de datchas, situé à 25 km au sud-ouest de Moscou, était considéré comme la «ville des écrivains» (Maxime Gorki, Boris Pasternak, etc. y avaient résidé).
- ⁶⁸⁵ Баранцев, Иван (Barantsev, Ivan), «Игра С Огнем» («Jouer Avec Le Feu»), *Коммерсантъ: Автопилот*, N° 8 (149), 6 août 2006.
- ⁶⁸⁶ Cf. *Le Monde*, 21 juillet 1992, «Le journaliste soviétique Victor Louis est décédé à Londres». Sakharov n'était effectivement pas persécuté, comme l'affirmaient exagérément les journaux de l'Ouest, au point où semble l'être Julian Assange aujourd'hui en Occident!
- ⁶⁸⁷ Khrekov, Король шпионских войн..., p. 44 et suiv.
- ⁶⁸⁸ Il aurait également prévenu par téléphone Roger Provencher, un agent du service extérieur (FSO) de l'ambassade américaine, qui transmit immédiatement la nouvelle à Washington, d'après: Ober Jr, Robert F., *Tchaikovsky 19. A Diplomatic Life Behind the Iron Curtain*, Xlibris Corporation, 2008, p. 118.
- ⁶⁸⁹ Pesnot, *Les espions russes...*, p. 153.
- ⁶⁹⁰ Cette demande avait la forme d'une «note blanche» (non signée), mais on peut connaître son origine en

- passant du dossier de renseignements sur E* St* à celui sur Victor Louis.
- ⁶⁹¹ AFS, E4320C#1995-301#766, *Objet: Demande de renseignements concernant un nommé ST*, demeurant à Genève, 14 fév. 1962* (notice blanche).
- ⁶⁹² En raison de la protection des données personnelles, je ne donne pas son nom. Il en ira ainsi de tous les mots suivis des astérisques.
- ⁶⁹³ AFS, E4320C#1995-301#766, *Rapport de Do*, Inspecteur, à Monsieur le chef du Service politique du Corps de police de la République et canton de Genève, 8 janvier 1962.*
- ⁶⁹⁴ Plus tard, le SR français fournira des informations à la demande du SR suisse sur ce Grec, connu en France comme « un agent allemand travaillant sous couverture commerciale » qui avait quitté précipitamment la France en juin 1944, condamné par contumace le 23 mai 1949 pour atteinte à la Sécurité extérieure de l'Etat à 20 ans de travaux forcés. Il avait bénéficié en février 1956 d'une loi d'amnistie mais restait interdit d'entrée en France pour n'avoir jamais payé une amende... (AFS, E4320C#1995-301#766, *OBJET: Renseignements sur le ressortissant grec ST* E*. REFER: Votre note n°2441 du 3 avril 1979.*)
- ⁶⁹⁵ AFS, E4320C#1995-301#766, *Notiz, Bern, 21.3.1962/XXVI/10 (428, [signé] Bundespolizei, Kommissariat IV, Eic*.*
- ⁶⁹⁶ AFS, E4320-01C#1996-203#320, Fiche LOUIS, carton 2, recto, 21.3.62.
- ⁶⁹⁷ AFS, E4320C#1995-301#177, *Demande d'entrée en Suisse. LOUI Vitali Eugene. Ambassade de Suisse, Londres, le 27 juin 1963.*
- ⁶⁹⁸ AFS, E4320C#1995-301#177, *Télégramme, Moscou, 30.6.67, 16.15, 54 = r 1510, fuer frepol.*
- ⁶⁹⁹ AFS, E4320C#1995-301#177, *Telex nr. 8484 cl/stb, 11.11.1967, an nd zuerich, der chef der bundespolizei: i.v.: o. maurer, adj.*
- ⁷⁰⁰ AFS, E2001E#1980/83#3938, *Kabel Nr. 386, urgent, Moskau, 13.11.67, 12 h 15.*
- ⁷⁰¹ AFS, E4320C#1995-301#177, *moskau, 13.11.67, kabel nr. 386 urgent, confidentiel, [signé] Lindt.*
- ⁷⁰² Cf. Emmenegger, Jean-Christophe, *Opération Svetlana: Les six semaines de la fille de Staline en Suisse*, préface de Christophe Vuilleumier, Editions Slatkine, Genève, 2018.
- ⁷⁰³ Alec Flegon», *The Telegraph*, <https://www.telegraph.co.uk/news/obituaries/1430648/Alec-Flegon.html>, consulté le 1.10.2018; Sullivan, Rosemary, *Stalin's Daughter, The Extraordinary and Tumultuous Life of Svetlana Alliluyeva*, London, Fourth Estate, 2015, p. 329.
- ⁷⁰⁴ Des procès s'ouvrirent partout dans le monde occidental. L'éditeur Hutchinson ayant acquis légalement les droits de publication du livre de Svetlana en Angleterre gagna l'action en justice qu'il lança pour abus de confiance contre Flegon. Une action similaire initiée par *Spiegel* – qui avait acheté pour plus de 400'000 Mark les droits d'impression des mémoires de Svetlana – aboutit également à l'interdiction de la publication pirate en Allemagne.
- ⁷⁰⁵ Des photos commentées parurent dans trois numéros successifs, les 14, 21 et 28 août 1967.
- ⁷⁰⁶ Маркиш (Markish), «Виктор Луи: Вопросы без ответов».
- ⁷⁰⁷ AFS, E4320C#1995/301#1178, *Vertraulich. Notiz. Von britischer Seite wird uns mitgeteilt: Die Memoiren der Svetlana STALIN, [de] Bundespolizei, Kommissariat IV, [signé par le commissaire] Bü**, 15. August 1967.
- ⁷⁰⁸ John Le Carré a décrit de manière romancée ce type de procédés, dans *L'espion qui venait du froid*, [The Spy who came in from Cold, 1963], Paris, Gallimard [1964], folio policier, 2013, p. 92-93.
- ⁷⁰⁹ AFS, E4320-01C#1996-203#320, Fiche LOUIS, carton 1, verso, 11.11.67 et 13.11.67.
- ⁷¹⁰ AFS, E4320-01C#1996-203#320, Fiche LOUIS, carton 1, verso, 14.11.67.
- ⁷¹¹ AFS, E4320C#1995-301#177, *Kantonspolizei Zürich, Det. Wm. E* Ba*, Nachrichtendienst, 6. Dezember 1967, Betrifft Louis Vitaly....*
- ⁷¹² *Ibid.*
- ⁷¹³ C'est-à-dire la Société de Banque Suisse (SBS).
- ⁷¹⁴ AFS, E4320C#1995-301#177, *Notiz, Bern, den 21. November 1967, Bundespolizei, Ca**.
- ⁷¹⁵ Née Lucile Howard à New York (en 1917, selon les fiches de renseignement, mais en 1919 selon enyclopedia.com), fille de Herman Howard et Sophie Kirsch ; mariée en 1940 à Serge Jarvis, spécialiste du droit des sociétés et du droit international.
- ⁷¹⁶ «Jüdischer Typ», dans le texte rédigé en allemand.
- ⁷¹⁷ AFS, E4320C#1995-301#177, *Notiz, Bern, den 21. November 1967, Bundespolizei, Ca*, avec une note complémentaire ajoutée le 23.11.67.*
- ⁷¹⁸ AFS, E4320C#1995-301#177, *Kantonspolizei Zürich, Det. Wm. E* Ba*, Nachrichtendienst, 6. Dezember 1967, Betrifft Louis Vitaly, Victor...*
- ⁷¹⁹ Krushchev in Exile – His Opinions and Revelations, National Broadcasting Corporation, 11 juillet 1967.
- ⁷²⁰ Ligerz: Gléresse en français, commune du canton de Berne, au bord du lac de Biel.
- ⁷²¹ Textuellement: «Wir haben Dr. Louis nicht tangiert.» L'interprétation la plus probable est que les policiers ne l'ont pas abordé (ou «accroché», «tamponné»), dans le jargon des renseignements) pour lui poser des questions.
- ⁷²² AFS, E4320C#1995-301#177, *Kantonspolizei Zürich, Det. Wm. E* Ba*, Nachrichtendienst, 6. Dezember 1967, Betrifft Louis Vitaly, Victor...*
- ⁷²³ Khrouchtchev, Sergueï, Conversation avec l'auteur, 24 septembre 2019.
- ⁷²⁴ En été 1971, après une visite en Israël, Victor Louis paraît s'être déjà rendu aux États-Unis. Le «porte-parole du Département d'Etat a déclaré qu'aucun rendez-vous officiel n'avait été pris pour M. Louis ni à Washington ni ailleurs» (*Tribune de Lausanne*, 26.7.1971, «Victor Louis serait en visite aux USA»).
- ⁷²⁵ Barron, John, *KGB*, p. 187.
- ⁷²⁶ AFS, E4320-01C#1996-203#320*, Fiche LOUIS, carton 2, verso, 11.7.67.
- ⁷²⁷ Khrekov, Король шпионских войн: Виктор Луи..., p. 185.
- ⁷²⁸ AFS, E4320C#1995-301#177*, feuille de suivi de dossier, *Bundespolizei, «Bemerkungen»*, 28. März, 1972.
- ⁷²⁹ AFS, E4320C#1995-301#177*, *Aktennotiz, 19.3.1972, Nachrichtendienst + Nachtrag vom 20.3.1972.*
- ⁷³⁰ AFS, E4320C#1995-301#177*, *telex n°0818 p/stb, 1.5.1972, «le citoyen soviétique Louis vitali egenievich...»*, [signé] *Le chef de la police federale amstein.*
- ⁷³¹ C'était vraisemblablement une manière d'amadouer Tarsis, car V. Louis, selon les témoignages de ses proches, n'était pas fondamentalement antisoviétique – il profitait très bien de ce système.
- ⁷³² AFS, E4320C#1995-301#177*, *Bern, den 8. Februar 1971, Aktennotiz, TARSIS Valerij...* L'épouse de Valeri Tarsis, Hanni Tarsis Dormann est connue comme traductrice de nombreux ouvrages.
- ⁷³³ AFS, E4320-01C#1996-203#320*, Fiche LOUIS, carton 3, recto, 21.12.70; AFS, E4320C#1995-301#177*, *Notiz. Die Verbindung XX teilt mit...*, *Bundespolizei, Kommissariat IV, 21.12.1970/XX/470-70.*

- ⁷³⁴ Khrouchtchev, Sergueï, Conversation avec l'auteur, 24 septembre 2019.
- ⁷³⁵ Cf. Khrekov, Король шпионских войн: Виктор Луи..., p. 119.
- ⁷³⁶ Khrouchtchev, Sergueï, Deuxième conversation avec l'auteur, 28 septembre 2019.
- ⁷³⁷ John Shaw, «KGB man has liver swap at Cambridge», *The Daily Telegraph*, 23.3.87.
- ⁷³⁸ En janvier 1989, le Parlement suisse a mis sur pied une commission d'enquête pour comprendre des dysfonctionnements liés au DFJP. En novembre, cette commission rend son premier rapport, qui critique notamment les méthodes préventives de la Police fédérale contre les simples contestataires politiques, et annonce qu'elle a Sullivan, *Stalin's Daughter*, p. 328 et note 8.
- ⁷⁴⁰ Le mot employé en russe, «сислибы», est une contraction des mots «Системные Либералы», c'est-à-dire : les «libéraux du système» – ceux qui ont des opinions libérales mais soutiennent le pouvoir en place. Ceci est une allusion claire de la part de Bykov aux Tchubaïs, Gref, Koudrine et autres libéraux-système actuels en Russie.
- ⁷⁴¹ L'expression fait référence au premier film de Nikita Mikhalkov en 1974 intitulé *Le Nôtre parmi les autres* (Свой среди чужих, чужой среди своих, littéralement : «sien parmi les étrangers, étranger parmi les siens»).
- ⁷⁴² Bykov, Dmitri, «ОДИН», Эхо Москвы, 14 juin 2019. URL : https://thexvid.com/video/jhi80CN_q90/ дмитрий-быков-один-14-июня-2019-эхо-москвы.html. Consulté le 15 juin 2019, transcript par V. Z. pour l'auteur.
- ⁷⁴³ Markish, «Виктор Луи: Вопросы без ответов», 2002.
- ⁷⁴⁴ Markish, Conversation avec l'auteur, 3 décembre 2018.
- ⁷⁴⁵ Refuzenik : terme officieux qui s'appliquait aux personnes à qui le visa d'émigration était refusé par les autorités de l'Union soviétique, principalement des Juifs soviétiques, surtout après la guerre des Six Jours en 1967, mais pas uniquement. Dans les années 1970, Victor Louis en avait aidé plusieurs dont David Markish à obtenir leur sésame pour l'émigration en Israël.
- ⁷⁴⁶ Markish, Conversation avec l'auteur, 3 décembre 2018.
- ⁷⁴⁷ Thomas, Gordon, *Histoire secrète du Mossad : de 1951 à nos jours*, traduit de l'anglais par Hubert Tézenas et Mickey Gaboriaud (Presses de la Cité, 1999), Nouveau Monde éditions (2006), coll. Points, 2007, p. 253-278 ; 279-281 ; 296-309...
- ⁷⁴⁸ Le Carré, John, *Le tunnel aux pigeons. Histoires de ma vie*, trad. de l'anglais par Isabelle Perrin, Paris, Seuil, 2016, p. 202-203.
- ⁷⁴⁹ Cf. González Torga, José Manuel, «Personajes singulares en el siglo XX : III – Viktor Louis, la cara de la URSS cuando la URSS no quería dar la cara», *Espacios Europeos*, 1.11.2010. Dans cet article, on apprend que Victor Louis représentait aussi l'entreprise Pierre Cardin à Moscou.
- ⁷⁵⁰ Graffenried, Valérie de, «Affaire Epstein : Ghislaine Maxwell, suspecte numéro 1 et introuvable», *Le Temps*, 14 août 2019.
- ⁷⁵¹ Pesnot, *Les espions russes...*, p. 160 : «Victor Louis a rencontré à plusieurs reprises Henry Kissinger dans les années 1970. Résultat : pendant un temps, le secrétaire d'Etat de Nixon a vraiment été soupçonné par la CIA, mais aussi par le SDECE, d'être un agent des services soviétiques !»
- ⁷⁵² «Que fait chez nous l'étrange M. Victor?», *Minute*, 4.2.1976. Cette information est confirmée par une demande du Renseignement français aux services suisses : Victor Louis se trouvait à Paris en janvier 1976.
- ⁷⁵³ Khrouchtchev, Conversation avec l'auteur, 25.9.2019.
- ⁷⁵⁴ Markish, Conversation avec l'auteur, 3 décembre 2018.
- ⁷⁵⁵ Khrekov, Король шпионских войн: Виктор Луи..., p. 222.

